BRUNO DELARUE

Femmes Corsetées

HISTOIRES DE PEINTRES - HISTOIRES DE PLAGES

A toutes les femmes pas encore libérées.

Sommaire

7 ≈ L'invention de la plage

17 ≈ Le bain

29 ≈ L'élégance comprimée du corset

53 ≈ La vie sociale

63 ≈ Remerciements

EN COUVERTURE
Raoul du Gardier (Voir légende p 48)

PAGE DE GAUCHE
Robert Foy
Femmes devant une cabine à Yport
vers 1900, photographie © Collection privée

L'invention de la plage

Comme ici à Etretat, la femme en crinoline découvre avec étonnement une population locale parlant un incompréhensible patois, vêtue d'habits datant de plusieurs siècles, vivant dans des maisons insalubres et dont le fruste des manières empêchera bien souvent la moindre compréhension entre ces deux univers totalement opposés.

PAGE DE GAUCHE
Isidore Deroy
Trouville, vue générale de la plage
lithographie © Trouville, villa Montebello - Des Brosses

CI-DESSUS
Bertall
Sur le galet
gravure sur bois © collection privée - Des Brosses

Si le XIX[e] siècle « invente la plage », il serait faux de lui accorder « l'invention du bain » puisque de tout temps quelques habitants des côtes pratiquent la baignade, qu'ils prennent nus depuis l'enfance. A Granville, en 1780, les soldats de la garnison ont pour habitude de se baigner dans la mer dans le plus simple appareil pendant les chaleurs de l'été. En Italie, en Angleterre, mais aussi en France, les exemples abondent de récits de voyageurs amusés et étonnés de voir ainsi s'ébattre dans la mer, avec délice, de rudes gaillards parfois accompagnés de leurs femmes, quand ce ne sont pas des groupes d'enfants. Leur étonnement ne peut surprendre tant la mer, jusqu'à la période romantique, conserve l'image d'une dangereuse immensité, broyeuse de navires, peuplée de monstres inconnus et effrayants qui animent les portulans, ces premières cartes du globe que tentent de dresser quelques ateliers spécialisés à chaque retour des navigateurs. Monde d'abysses, de courants et de vagues entraînant les navires dans ses profondeurs, l'océan n'est pas un ami, mais la plus fantasmatique terra incognita. Aux eaux calmes des tableaux du Lorrain succèdent encore les tempêtes et les trombes d'eau des peintres romantiques. Ici la mer confond la Terre de ses colères, et dans cette démesure, peintres et poètes romantiques lisent les secrets de leurs âmes ténébreuses. Mais déjà apparaît la contemplation solitaire et le plaisir de se promener sur le rivage.

CI-DESSUS
Charles-Théodore Frère
La Plage, cabines roulantes à Trouville
huile sur toile, 17 x 30 cm
© Trouville, Villa Montebello - Des Brosses

Charles-Théodore Frère
Plage à Trouville
huile sur panneau de tilleul, 20,8 x 36,8 cm
© Paris, Maître Libert. © Etude Libert, Paris

PAGE DE DROITE
Pierre Outin
Elégants débarquant sur la plage de Fécamp
© Collection privée

Eugène Isabey, Paul Huet, Eugène Lepoittevin, Charles Mozin, vers 1820, arpentent les côtes de la Manche et lancent la peinture de paysage, où nul personnage ne s'en vient soutenir une histoire morale. Incessants voyageurs, ils inventent la notion de motif, et peignent entre romantisme et pittoresque. A cette époque se situe « l'invention de la plage » si l'on considère la plage comme un lieu aménagé pour le plaisir, et fréquenté par des étrangers.

Pourtant quelques villes côtières accueillent depuis longtemps un public venu se baigner, mais ce n'est alors que dans un but thérapeutique, la mer se révélant le meilleur expédient pour soigner la rage ou la gale. Ainsi de la ville de Boulogne ou de celle de Dieppe qui se vit confier Fanor, le chien d'Henri IV après qu'en 1578 Henri III y vint « pour guairir certaines gales dont il estoit travaillé » et qui, dès 1644, s'organise afin de recevoir dignement les mordus de toute la France en fondant le corps des baigneurs-jurés. A ces enragés vont bientôt se joindre rachitiques, convulsifs, hypocondriaques, scrofuleux, fiévreux ou aphones, et malades de toutes espèces... La mer devient un remède quasi universel. Les Anglais utilisent les bains de mer pour soigner la mélancolie, dont Robert Burton avait publié l'histoire en 1621. Le malheureux, s'il n'est pas jeté à l'eau suspendu à une vergue le temps d'un Ave Maria, voit sa vie dépendre de la force des bras du baigneur-juré qui le jette à la renverse plusieurs fois. Et qu'importe la saison puisqu'en 1671 l'une des filles de la reine subit nue ce sort au mois de mars, alors que la température de l'eau n'atteint pas huit degrés.

Au XIX^{e}, la balnéothérapie restera l'argument publicitaire déterminant des stations qui cherchent à attirer la clientèle adepte des cures thermales d'Auvergne et des Pyrénées. Chaque station balnéaire possède son médecin attitré, généralement auteur d'un livre vantant les bienfaits de la qualité de l'eau et de l'air de la ville qu'il défend, tout en n'hésitant pas à dénigrer sa rivale : Edouard Auber à Trouville, Emile Dutertre à Boulogne-sur-Mer, P. M. de Miramont à Etretat. Ainsi de la guerre livrée entre Trouville et Dieppe quand les Dieppois estiment néfaste pour la santé les apports de sable charriés par l'estuaire de la Seine, et morbifère le mélange d'eau douce et d'eau de mer de sa concurrente. Trouville, comme bien d'autres stations, plutôt que de se battre sur le terrain médical optera à juste raison pour les équipements de plaisir et, suprême injure, traitera sa rivale de « Reine des galets » en opposition à sa réputation de « Reine des plages ». Décision visionnaire car ce que cherchera bientôt le villégiateur sera de retrouver sur son lieu de vacances les mêmes possibilités de détente qu'à Paris : bals, théâtre, concerts... Le casino devenant aussitôt l'institution indispensable au développement des villes balnéaires. Rapidement trop petits, ils sont agrandis ou détruits, pour de plus amples folies d'architectes qui n'hésitent pas à mélanger les styles jusqu'à construire, comme à Dieppe ou à Bayonne, de véritables architectures mauresques répondant au goût des turqueries prisées depuis Molière, afin que le visiteur se sente doublement dépaysé quand il arrive dans la station.

Chaque ville se bat pour accueillir la clientèle la plus huppée et certaines réussissent au-delà de tout espoir. Se croisent sur les promenades de Trouville ou de Biarritz tous les princes et ducs que compte encore la France, mais aussi les têtes couronnées étrangères, et surtout les nouveaux magnats des industries de l'Oural ou des Amériques. Venir pour être vu, dépenser des fortunes le soir au casino se révèle le meilleur moyen de montrer sa réussite et rassurer ses clients. Aux bains chauds ou sur l'estran chacun cultive ses relations d'autant plus facilement que seules les personnes argentées s'excitent à ces plaisirs nouveaux. Le snobisme domine qui explique la débauche d'élégance. Trouville apparaît pourtant à certaines dames une ville simple et conviviale puisqu'il suffit de changer deux ou trois fois de toilettes par jour alors qu'à Dieppe les conventions exigent sept tenues différentes.

CI-DESSUS
Robert Foy
Femmes sur la plage d'Yport
vers 1900, photographie
© Collection privée

PAGE DE DROITE
Auguste Cordier
Auguste Cordier secourant malgré elle, sous l'aiguille d'Etretat en 1865, Mme Langlois de Villiers, belle-soeur d'Achille Bligny et grand-mère du sculpteur animalier Charles Artus,
aquarelle offerte en souvenir à Mme Langlois de Villiers © Rouen.Collection privée

Chaque famille se déplace avec son armée de bonnes et de cuisinières, et apparaissent en une quarantaine d'années les magnifiques villas qui décorent nos côtes. L'emplacement devient primordial car voir la mer indispensable. Le XIX^{e} siècle invente la notion de vue mais pas encore celle de soleil. Les plus belles demeures se construisent souvent sur le coteau face au nord. Qu'importe puisque la peau jusqu'à la fin du siècle doit rester blanche ; les chairs bronzées ne couvrant que les corps des cantonniers et des ouvriers. Chapeaux à larges bords et ombrelles s'avèrent l'indispensable équipement pour s'abriter.

L'apparition du train qui vers 1850 relie Paris aux principales stations du nord de la France, permet à ces villes de multiplier leur clientèle. Grâce au fameux train jaune, surnommé le train des maris, les époux peuvent maintenant venir rejoindre leurs femmes le temps d'un week-end. Les premières stations reliées à la capitale, telle Dieppe dès 1848, profiteront d'une avance considérable sur leurs concurrentes d'autant que vers 1880 le plaisir balnéaire s'ouvre à une nouvelle clientèle qui n'est plus seulement composée de rentiers et de propriétaires mais de bourgeois plus modestes qui prennent vite les habitudes des gens plus fortunés. La Côte durant l'été devient la banlieue des riches quartiers parisiens ; « Trouville est le boulevard italien des plages normandes ; le flâneur du macadam qui s'endormirait sur un divan du café Richelieu en digérant son succulent déjeuner, serait transporté par le tapis des Mille et Une Nuits au milieu du casino de Trouville, qu'il

croirait n'avoir pas quitté Paris, la capitale, comme disent les bons bourgeois », écrit Albert Blanquet dans son guide *Les Bains de mer des côtes normandes*. Deauville est vite surnommée « le 21[e] arrondissement de Paris », et s'en vante. L'esprit romantique qui venait chercher sur les côtes solitude et pittoresque est depuis longtemps oublié.

De simples villages seulement fréquentés de pauvres pêcheurs quelques années auparavant deviennent d'importantes cités, tandis que d'autres, telle Deauville en 1860, poussent sur des déserts de marais. Aux alentours de chaque station importante, des petits villages côtiers, moins bien fournis en espace de bain, tentent désespérément d'attirer le trop-plein de leurs voisines, ou de récupérer une clientèle moins argentée : Puys et Pourville près Dieppe, Yport près Etretat, Villerville et Villers-sur-Mer près Trouville, Anglet et Saint-Jean-de-Luz près Biarritz. La classe moyenne profite de l'augmentation de ses revenus pour s'essayer à imiter les grandes fortunes. Elle sera la manne des petites stations, dites familiales, ou plus subtilement « dernier petit trou pas cher ». Chacun aiguise ses arguments avec les moyens dont il dispose.

Louis Moullin
Bains de Trouville,
1865, huile sur toile, 27 x 40,4 cm
© Trouville, villa Montebello - Des Brosses